

l'enfance (« Définition de l'enfance », « Le nouveau visage de l'enfance »), la place de l'enfant dans la structure familiale (« Les débuts de la vie d'un enfant », « Enfants et parents »), l'éducation élémentaire (« L'enfant va à l'école », « Éducation des enfants de l'aristocratie et du peuple », « Les enfants moines ») ; le chapitre VI (« Bonheur et misères des enfants ») évoque l'existence quotidienne et les jeux mais aussi les problèmes moraux que soulèvent les abandons d'enfants et la mortalité infantile, tandis que le chapitre VIII (« La vie religieuse des enfants ») aborde l'enseignement de l'Église et les formes élémentaires de l'inculcation religieuse. Le livre se termine logiquement par une brève conclusion intitulée « Vers l'adolescence ».

On voit donc que cette anthologie a le mérite de mettre en valeur la diversité des sources disponibles (même si, à la différence du gros volume de 1994, celui-ci ne fait aucune place à l'iconographie) et de montrer la multiplicité des questions posées par l'historiographie récente. On regrette quand même que les textes cités ne soient identifiés que par une sèche référence bibliographique et ne soient pas précédés au moins d'une brève introduction qui en préciserait l'auteur, la nature et le contexte. Si l'on ajoute à cela que pour chaque chapitre l'A. a juxtaposé des textes qui sont en fait très divers tant par leur date (du V<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> s.) que leur provenance géographique (l'ensemble de l'Occident médiéval de l'Angleterre à l'Italie, de l'Espagne à l'Allemagne en passant par la France et la Flandre), on peut simplement craindre que le lecteur peu familier avec l'histoire du Moyen Âge occidental n'en retire une image quelque peu abstraite, monolithique et immobile, d'une réalité en fait changeante et complexe. Du moins n'aura-t-il pas manqué d'être sensible au « message » qu'en réaction à l'idée longtemps reçue, à la suite de Philippe Ariès, d'un Moyen Âge « ignorant l'enfance », Pierre Riché ne cesse de marteler depuis de nombreuses années, à savoir que l'Occident médiéval a au contraire toujours porté intérêt et sympathie à l'enfance et a laissé sur celle-ci un grand nombre de sources dont les historiens n'ont pas encore épuisé la richesse.

Jacques VERGER.

Bernhard SCHIMMELPFENNIG. — *Könige und Fürsten, Kaiser und Papst im 12. Jahrhundert* [2<sup>e</sup> éd.]. Munich, Oldenbourg, 2010, IX-162 p. (Enzyklopädie Deutscher Geschichte, 37).

Le livre de B. Schimmelpfennig est déjà la deuxième édition d'un volume paru dans la collection

« Enzyklopädie Deutscher Geschichte ». La structure de ces volumes se ressemble. Dans une première partie l'A. donne un aperçu très sommaire de la politique en général, puis une deuxième partie est consacrée à l'état de la recherche, l'ouvrage se conclut par une bibliographie abondante. Le livre de B. Schimmelpfennig suit donc cette structure et permet une orientation rapide sur les problèmes divers de cette époque. Ainsi cet ouvrage est tout à fait recommandable au lecteur en quête d'informations solides, pointues et fiables.

Toutefois, la partie traitant les problèmes et les tendances de la recherche est restée telle qu'elle était conçue pour la première édition en 1995. Quinze ans après on aurait souhaité une mise à jour prenant en compte l'évolution de la recherche qui a beaucoup progressé en Allemagne surtout sur l'époque des Hohenstaufen. Ainsi le livre de B. Schimmelpfennig reste une œuvre de référence classique, mais malheureusement pas adaptée aux besoins de 2010.

Klaus HERBERS.

Gia TOUSSAINT. — *Kreuz und Knochen. Reliquien zur Zeit der Kreuzzüge*. Berlin, Reimer, 2011, 288 p., 88 ill.

La visibilité des reliques elles-mêmes est un sujet difficile, en fonction de la rareté des témoignages historiques : reliquaires fermés et ouverts en certaines circonstances. Le XIII<sup>e</sup> s. est-il l'occasion d'un changement, un « *gotische Schaufrömmigkeit* » ? Le présent ouvrage l'explique par deux croisades, la première (1096-1099) et la quatrième (1202-1204), qui offrent un contact plus direct avec des reliques visibles, ossements ou fragments de la Sainte Croix. D'abord, il y a la préséance du Bois sacré et de l'importation à grande échelle d'esquilles saintes bien visibles dans de nouvelles formes de réceptacles, expédiées de Terre sainte vers l'Europe. Ensuite, le sac de Constantinople en 1204 a mis directement en contact les croisés avec les reliques. Enfin, les reliquaires utilisés laissent plus facilement voir les reliques comme trophées du sac de la ville. Ce serait la naissance d'un nouveau type de reliquaire avec une petite fenêtre laissant voir l'ossement. L'utilisation du cristal de roche dans l'orfèvrerie (croix-reliquaires...) donne abri à l'objet sacré. Le fameux triptyque de Stavelot est évoqué et replacé dans un ensemble de tableaux ou triptyques-reliquaires qui sont vus comme une nouveauté de présentation dès le XII<sup>e</sup> s.

Le sujet est beau, son approche difficile, le dossier immense. Voir ou mieux toucher les reliques des saints n'est pas permis à tout le monde. Dans les Miracles de saint Vanne, évêque de Verdun, Richard de Saint-Vanne († 1046) rapporte une procession de la châsse du saint patron de son abbaye pour conjurer une calamité ; à l'évêque de Verdun, qui voulut montrer « à nu » les reliques, l'abbé lui prédit en punition de son effronterie sa mort dans les cinq ans. Si l'interdiction faite aux laïcs de toucher les reliques et même de les porter en procession est souvent répétée, la pratique démontre en effet l'inverse par de nombreuses exceptions. Il y a diverses manières de « toucher » les reliques : porter une châsse n'implique pas un contact direct, de même que baiser la relique. Les textes distinguent parfois ce contact « à nu ». La peur de toucher aux ossements se manifeste aussi dans les translations de reliques quand les ouvriers creusent et atteignent le cercueil du saint.

Le travail de G. Toussaint est fondé sur l'orfèvrerie, les témoins d'histoire de l'art qu'elle survole, passant avec une aisance remarquable de la *Scheyrer Kreuz* aux *Cabochonreliquiaren* d'Hildesheim, de Bâle, Berlin ou Paris, des croix-reliquaires de Berlin, Fritzlar, des phylactères de Munich ou de Tournai, à travers les trésors européens, certains rénovés récemment (Halberstadt) mais d'autres, pour ne citer que Venise, qui ont encore bien des secrets à livrer. L'illustration est très bonne, la bibliographie internationale, avec un index très commode.

Philippe GEORGE.

Michael WINTERBOTTOM et Rodney M. THOMSON, éd. et trad. — *William of Malmesbury, Gesta Pontificum Anglorum*, «*The History of the English Bishops*», I : *Text and Translation* ; II : *Commentary*. Oxford, Clarendon Press/Oxford

University Press, 2007, LIII-416 p.+XXXI-693 p., 20 ill., 2 cartes (Oxford Medieval Texts).

Guillaume de Malmesbury compte parmi les chroniqueurs les plus productifs du Moyen Âge central. Ses ouvrages influent considérablement sur l'image que nous pouvons nous former de l'Angleterre dans la première moitié du XII<sup>e</sup> s. Après avoir publié des éditions des *Gesta regum* et de l'*Historia novella* de Guillaume, la collection Oxford Medieval Texts présente ici les *Gesta pontificum Anglorum* du moine bénédictin dont la première version a été écrite en 1124-1125. L'ouvrage de M. Winterbottom (édition du texte et sa traduction anglaise) et de R. Thomson (commentaire) est excellent. Une introduction détaillée et claire fait preuve d'un grand respect pour le travail de N. Hamilton, l'auteur de l'édition classique des *Gesta pontificum* dans les «*Rolls Series*», tout en exposant les avantages de cette nouvelle édition. On comprend mieux, par exemple, les différentes phases de correction de l'autographe de Guillaume, ainsi que la relation entre les différents manuscrits existants.

M. Winterbottom offre une édition de premier rang et sa traduction prudente du texte sera bienvenue tant pour les chercheurs que pour les étudiants. Le commentaire de R. Thomson forme le deuxième volume de l'édition. Il est très riche et facilite énormément la lecture des *Gesta* non seulement en offrant un guide des événements, mais aussi en ouvrant une fenêtre sur les mentalités de l'époque. Le seul regret ne concerne pas les travaux des éditeurs mais le prix. Aujourd'hui, il faut payer 265 £ pour les deux volumes imprimés sur commande, donc avec une qualité légèrement inférieure à l'impression originale. Même de riches institutions auront des difficultés à dépenser une telle somme. C'est dommage car cette politique empêche la diffusion d'un ouvrage qui mérite d'être largement disponible à la lecture.

Jörg PELTZER.